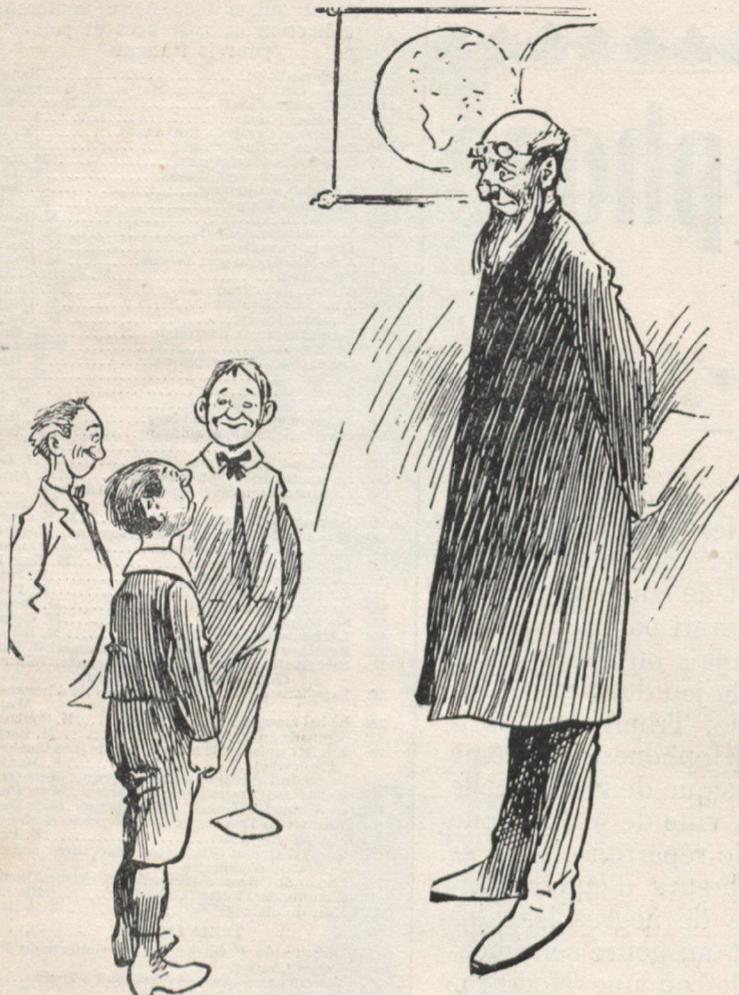


TOTO A L'ÉCOLE



Le maître.—Toto, que pensa Isaac Newton quand une pomme lui tomba sur la tête ?

Toto.—Je crois qu'il fut bien content que ce n'était pas une brique.

LE COLD-CRÈME

On a chanté les roses,
Les oiseaux et les fleurs ;
On a de toutes choses
Fait des portraits flatteurs ;
On a chanté la lune,
Le soleil, les enfants,
Et la blonde et la brune,
L'automne et le printemps ;
On chante l'hiver même,
La réglisse en bâton...
Pourquoi négligea-t-on
De chanter le cold-crème ?

On chanta, belle-mère,
Tes cris et tes gros mots
La durée éphémère
De vos amours, Saphos.
Il n'est pas difficile
De célébrer le vin,
Car la rime est facile :
C'est toujours "jus divin".
Mais le poète blême
A toujours hésité
De dire en vérité
Les hauts faits du cold-crème.

D'après les gens futiles,
Il ne faut louer
Que les choses utiles,
L'opium ou l'oranger.
"Gardez vos dithyrambes
" Pour les faits glorieux ;
" Dédiez vos tambes
" A la jeunesse, aux cieus !
" Mais faire un long poème
" Sur ce sujet badin,
" Bénin et anodin,
" Et prôner le cold-crème !"

Pourquoi, je le demande,
Dit-on ça, sur ma foi ?
Je veux que l'on me pendre
Si je sais trop pourquoi !
Le cold est salutaire,
On ne peut le nier,
Et tous sur cette terre
Savons bien l'employer.
Gardez votre anathème
Pour un autre motif.
Si vous souffrez au vif,
Vous mettez du cold-crème.

Ce n'est pas un liquide
Que l'on sert à souper ;
Ce n'est pas un solide
Que l'on peut découper ;
Ce n'est ni l'un ni l'autre ;
C'est donc original.
Ce produit bon apôtre,
Couleur blanc virginal,
Nous vient au cas extrême
Et pour nous soulager,
Il le faut ménager !
Souverain, le cold-crème !

FÉLIX GALIPAUX.

L'ÂME DU MARIN

Au large. Partout alentour, le vide, l'infini cercle bleu de la mer. En haut, l'échafaudage des voiles blanches et des cordes rousses aux senteurs de goudron, domaine des gabiers ; mécanisme organisé merveilleusement, presque animé, dont chaque nerf moteur a son nom, sa fonction et sa vie ; et, circulant dans tout cela, l'équipage, c'est-à-dire quelques centaines d'hommes que le hasard a rassemblés, dont les noms sont tout à coup devenus des numéros, et dont les personnalités s'absorbent dans les fonctions remplies. Chez ces jeunes et ces simples, qui vivent là isolés du reste

du monde, l'être individuel s'annihile, autant que dans les communautés religieuses ; les préoccupations de la vie quotidienne se réduisent pour eux à se demander si l'exercice de manœuvre a marché vite, si le *loch* a été filé à l'heure, si le *ris de chasse* a été bien pris le soir. Chacun, dans ce tout si minutieusement combiné, se borne à jouer son rôle spécial et toujours pareil ; il est le générateur de force physique qu'il faut à tel ou tel point précis, le ressort vivant qui raidit telle corde et jamais telle autre ; il est aussi la main qui chaque jour, à l'instant fixé, nettoie et fait reluire telle poulie de bois ou telle boucle de fer ; il accomplit automatiquement la série d'actes que d'autres avant lui — des inconnus qui portaient le même numéro — accomplissaient aux mêmes moments et aux mêmes places. Et dans cette abnégation absolue de leur libre arbitre, la vie saine et fortifiante qu'ils mènent leur épaissit les muscles, leur donne la gaieté de surface et le bon rire, — les fait tout à coup s'endormir du plus tranquille sommeil, n'importe où ils se couchent et à des heures quelconques de la nuit ou du jour, dès que les sifflets aigus de la manœuvre ne les appellent plus.

Chez ceux qui sont nés songeurs, le rêve prend, en dessous de ces excès de vie matérielle, une intensité plus grande, dans une sphère plus cachée. Chez quelques-uns aussi, il y a comme une sorte de dédoublement de l'être : certain gabier, qui ne parle que voile et cordages, qui ne semble vivre que pour son métier de mer, est, au fond, demeuré un enfant attaché à quelque hameau de la côte bretonne, à des affections ou à de tout petits intérêts qu'il a laissés là-bas, — et cela seul compte pour lui, il parle et travaille ici machinalement, l'âme ailleurs, ne voyant rien du monde qu'il parcourt, ni de l'inconcevable immensité de la mer.

Dans le repos des soirs, un tel, qui était par exemple : "218, bras de misaine babord," redevient le Pierre ou le Jean-Marie de ses premières années et s'en va s'asseoir à côté d'un autre garçon de son pays, qui lui-même a repris son être d'autrefois. Ils se cherchent, ils se trient, par âmes à peu près semblables, ou seulement par enfants des mêmes villages, tous ces entraînés aux grandes fatigues d'un métier si dur...

Tous les jours, les grands exercices, les déploiements effrénés de vie musculaire, les longs cris chantants qui commandent la manœuvre, le mouvement, la musique aiguë des sifflets, le bruit des cordes qui courent, des poitrines qui haletent, des bras qui se contractent ou se tendent sous la toile des vareuses : tout le travail qu'il faut pour animer ces immenses choses éployées qui sont des voiles, et leur communiquer une vie puissante et légère comme à des ailes d'oiseaux...

Mais les soirs, par les beaux temps délicieux, reviennent les heures tranquilles, les veillées aux étoiles. Sur le pont, après les radieux couchers du soleil, on se réunit pour flâner, causer ou dormir, au balancement très doux du roulis, dans l'air infiniment pur. Par petits groupes triés, on se conte des histoires, ou l'on se chante des chansons, en attendant l'insouciant sommeil.

PIERRE LOTI.

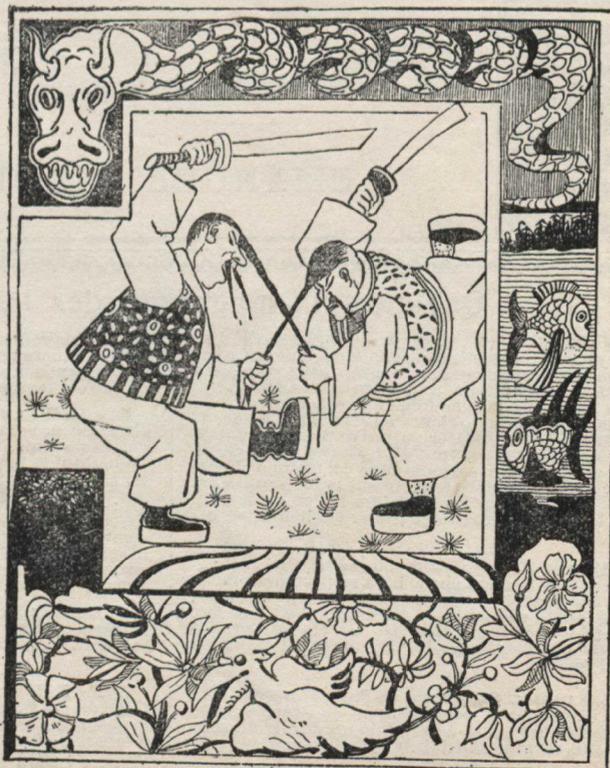
LENDEMAIN MATIN

Madame.—Eh bien, sais-tu à quelle heure tu as rentré cette nuit ?

Monsieur.—Pas exactement, ma chérie. Je savais qu'il était assez tard, mais j'avais des affaires importantes à régler. A propos, as-tu vu mes chaussures ?

Madame.—Oui. Tu les trouveras où tu les as laissées en rentrant... Sur le porte-manteau dans l'anti-chambre !

DEVINETTE



—Où est l'autre ?